

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 15

Artikel: Un voyage à Paris
Autor: Rouget, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198702>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se bin que roncliâvè dza quand lè z'autro sè sont ramenâ à l'hôtel. Clliao z'i que n'aviont rein coaite dè sè reduire et quand sont arrevâ ài *Trâi-Sapins*, l'ont onco fe veni onna botalhie dè kirche que l'ont bussa à n'on paulo dezo.

— Et lo Louis ào Marque, io est-te? se fâ lo Présidente tandi que bêvessant.

— Oh! l'est dza reduit du grantein, l'est on coo que ne pâo pas teni lè ge àovai quand vint la né, et roncliâvè dza! fe on autre qu'ètai zu vaire.

— S'on l'ai fasâi 'na bouna farça, po recaffâ on bocon devant d'allâ dremi! dese on troisième.

— Bin s'on vâo! sédès-vo quiet? fe onco on autre, qu'ètai mai fottu et que sè drougâvè. Y'è que avoué mè on part dè vésicatoires, s'on allâvè l'ai ein appédzi ion su la panse po l'ai appreindrè à no filianquâ ein plian dinse!

— Va que sai de, à mè lè soins, baille mè pi l'affèrè! dese Fréderi ào fifre, y'è sè io lo gailla est reduit et vo z'allâ vaire!

— Ora, faut vo dere que découtè la tsambrâ ào Louis à Marque, lodzivè du on part dè mài on vilho Anglais avoué sa fenna. Cé Anglais ètai tot mau fottu, terivè 'na guibole et l'avâi dâi douleu dâo dianstre pè l'ëtsena. Assebin totès lè nè sa pernetta, que cutsvivè dein on autre paulo découté, vegnai avoué onna patâ et l'ai frottâvè fo et fermo l'ëtsena avoué 'na mistion que brassâvè dein 'na grossa écouala.

Lo vilho, quand l'oulessâi veni sa fenna, sè cutsvivè su la panse, solèvâvè son pantet et à noviyon, la pernetta lo cerivè bin adrâi pè derrai.

— Po ein reveni à la farça, lo Fréderi ào fifre eimpougñè don lo vésicatoire tot bourleint, montè à noviyon ào paulo ào Louis, l'âovrè tsaupe la porta, et quand l'out que non ne budzivè, va drai ào lhi et l'ai appédzè l'affèrè io falliâi; mâ pas petou l'eût fè que l'out boailâ:

— Aoh! my goude! my goude! Aoh! aoh! my goude!

L'autre s'ètai trompâ dè paulo et l'avâi appliquâ lo vésicatoire su lo Prussien ào vilho Godême que fasâi dâi bramaies et dâi sacrêmeints d'einfai. Lo Fréderi, quand l'out cein, n'a pas met dou pi dein on solâ po décam-pâ àu grandécime galop dein lo colidoo io s'eimbomnè onco contre la vilha Anglaisa que vegnâi avoué sa tiuverâ, et, dè la force que l'ai allâvè, vouaique la vilha étaisa lè quatre fers ein l'air perquie bas, la tiuverâ breaque, que cein a fe on rio dâo diabllio dein lo colidoo. L'Anglais qu'avâi la coumeincoura derrai que l'ai freccassivè, fasâi adé dâi couerlaies dâo dianstre et criâvè ein aido, misericorde! ein sè rupeint à tsavon.

Clliao dè l'hôtel, quand l'ont oiu cé dëtertin sont venus vaire, mâ, ni vu, ni cognu, lo Fréderi s'ètai remisâ à la paille et s'ètai eincliou dedein, adon coumeint clliao dè la Boailanna modâvânt lo leindéman, dza dè boun'hâora, ni l'Anglais ni sa fenna n'ont pu savâi quoui dâo diabllio lâo z'avâi fe cé commerço; mâ vo paodès comptâ que clliao dè la sociâtè dè chant s'ein sont mailli lè coûtes.

Un essai de pompe.

Une commune vaudoise venait de faire l'acquisition d'une pompe à incendie construite d'après les derniers perfectionnements apportés dans cette industrie. Les pompiers de l'endroit, tous dans la jubilation, furent convoqués à l'extraordinaire pour prendre connaissance de cette nouvelle et importante acquisition. Tous étaient en grande tenue. La municipalité — on se le disait à l'oreille — leur avait préparé une collation.

Quand tout le monde fut là et après avoir fait exécuter à ses hommes quelques exercices

d'ensemble, quelques marches et contre-marches, le chef du corps voulant se rendre compte de la force du jet de la nouvelle pompe, et en faire la démonstration devant messieurs les municipaux, fit avancer huit pompiers. Et après les avoir mis à leur poste, il commande : « Pompez douze coups! »

Pendant cet essai, il donne aux municipaux quelques explications, puis vient rejoindre ses hommes auxquels il demande :

— Combien de coups avez-vous pompé?

— Dix-huit.

— Dix-huit, imbéciles!... Eh bien dépompez-en six.

Après une autre expérience exécutée plus ou moins correctement, le même officier, faisant allusion à la collation dont le moment approchait, s'écria d'un ton de mauvaise humeur :

« Je vous avise d'ores et déjà que les pompiers qui n'ont pas pompé quand il fallait pomper, ne pomperont pas quand on pompera! »

Une leçon de peinture.

Il arriva un jour, en Suisse, à Horace Vernet, le grand peintre français, une petite aventure fort piquante. Il se trouvait à Genève et allait quelquefois prendre des croquis sur les bords du Léman. — Un beau matin, il vit une famille anglaise à peu de distance de l'endroit où il s'était proposé de s'installer.

Pendant que le père et la mère causaient, que les enfants jouaient, une jeune fille était occupée à dessiner.

Quand elle eut remarqué son voisin, elle ferma son album et, doublement curieuse en sa qualité de fille d'Eve et de fille d'Albion, elle s'approche de lui sans façon, noue une conversation, déclare qu'il ne travaille pas mal, l'encourage et finit par lui donner quelques conseils.

L'illustre artiste, l'écoute avec une gravité inaltérable, lui adresse les remerciements les plus courtois, en promettant de tenir compte de ses judicieuses observations.

Le lendemain, Horace Vernet s'embarqua pour Lausanne.

Sur le bateau, il retrouva son petit professeur, lequel accourut vers lui en lui disant :

— Puisque vous êtes Parisien, monsieur, vous devez connaître Horace Vernet?

— Certainement, mademoiselle.

— On m'assure qu'il se trouve parmi les passagers. Ayez donc l'extrême bonté de me le montrer.

— Vous tenez beaucoup à le voir?

— Comment donc! Je connais la plupart de ses œuvres. Quel peintre! quel génie!

— Oh! miss, vous me mettez dans un cruel embarras par vos éloges, car...

— Eh bien!

— Eh bien, puisqu'il faut vous le dire, c'est lui qui a eu hier l'honneur de recevoir de vous une leçon de peinture!

Nos lecteurs feront sans doute comme nous, ils riront de bon cœur en lisant l'amusante nouvelle ci-après, dont nous donnerons la fin dans notre prochain numéro.

Un voyage à Paris.

Il y a des ans et des ans déjà que se passa cette histoire dont on parle encore quelquefois, chez nous, aux veillées d'hiver. Le héros en fut un des vieux du pays dont les anciens se souviennent bien, malgré qu'il repose depuis des lustres, tout en haut de notre cimetière, près de la grande croix de fer autour de laquelle, à certaines nuits, dansent des feux follets.

Frérot Parmain — c'est le nom de notre homme — était un petit cultivateur, d'âme simple, d'esprit étroit, sachant à peine lire et écrire, n'ayant guère

de cœur et d'attachement que pour sa terre. Sa femme était morte en lui laissant une fille, Valérie, qu'il avait élevée à la dure, et qui, dès qu'elle l'avait pu, s'était mariée pour échapper à la rude tutelle paternelle. Elle avait eu la chance d'épouser un jeune homme du pays qui habitait Paris, où il était employé et qui l'avait emmenée tout de suite après, ne se souciant pas de demeurer longtemps avec son beau-père.

En ce temps-là, les voyages ne se faisaient pas comme à présent. Il n'y avait encore point ou presque point de chemins de fer. Pour gagner Paris de chez nous, par la diligence qui partait de Châtillon, il fallait compter presque deux jours. On n'échangeait pas non plus autant de correspondances que maintenant. Une seule fois par an, Valérie écrivait à son père, vers les premiers jours de janvier. Lui ne répondait pas toujours. Il laissait une fois passer trois années sans envoyer de ses nouvelles.

Il vieillissait, se cassait. Son visage se plissait, se ridait. Ses forces diminuaient. Il dut laisser quelques-uns de ses champs en friche, en vendre d'autres! Un mois de décembre vint encore. De la neige enveloppa la chaumiére de Frérot, isola le vieux davantage au coin de son maigre feu.

Un matin, le facteur poussa sa porte et, avec quelques mots de bonne année, lui tendit une lettre. Elle apportait les souhaits de sa fille. Et elle se terminait ainsi :

« Si parfois vous vous décidiez à venir nous voir à Paris quelques jours, on vous recevrait à la maison ».

Il tourna et retourna cette phrase dans sa tête, aller à Paris! Certes oui, ça lui ferait plaisir, à lui qui n'avait même jamais vu Chatillon, le chef-lieu d'arrondissement! mais aussi, ça lui coûterait gros! Et comment serait-il reçu? Son gendre qu'il connaissait à peine, ne l'aimait guère, il n'en doutait pas. L'invitation était partie pour la forme sans doute, parce que les enfants savaient bien qu'il n'accepterait point... Il se dit tout cela. Et en dépit du froid que ces pensées jetaient en lui il songeait: Tout de même, matin, avant de mourir, je pourrais dire que je l'ai vu, ce Paris.

Il hésita encore: Enfin un jour, décidé, il écrivit à sa fille qu'il acceptait son invitation et qu'il partait huit jours plus tard, par la diligence.

Ce fut un événement dans le pays que ce départ.

La veille au soir, Frérot alla faire ses adieux.

— Dites donc, quand on va à Paris, on ne sait pas si on en reviendra!

— Et tu seras longtemps?

— Dame! quelque jours... C'est un voyage, matin!

— Bé sûr.

Les vieux, en branlant la tête, lui serrèrent la main, gravement. Les femmes étaient émues. Les enfants ouvraient de grands yeux étonnés. Des bénédicitions l'accompagnèrent.

Le lendemain matin, il quitta le village. Il avait mis sa plus belle blouse, neuve, luisante, avec des boucles dorées qui cliquaient sous son menton embroussaillé; avec cela, il portait une casquette de soie noire et de gros souliers ferrés, achetés pour ce voyage.

Il avait huit lieues à faire à pied pour arriver à Chatillon. Il franchit les faubourgs de cette ville assez tard dans la soirée. Le maître d'école qui était allé une fois à Paris lui avait indiqué l'heure de départ de la diligence et l'hôtel d'où elle partait.

Au cours de cette route, aucun incident notable ne se produisit. Il en fut de même pour le reste du trajet, qui parut bien long à Frérot. Cependant, avec ses réflexions naïves, ses exclamations de simple, il amusa ses compagnons de voyage, qui rirent à ses dépens.

L'arrivée à Paris eut lieu le surlendemain matin, à cinq heures.

Mornet, le gendre de Frérot, attendait celui-ci.

Il l'accueillit à la descente de la voiture par une bonne poignée de main, donnée sans enthousiasme. En effet, il n'était que médiocrement satisfait de cette visite. Avec les années, il avait pris de l'embonpoint. Son ventre bedonnait. Raide et sanglé dans une redingote noire, c'était un monsieur qui, tout de suite, fut gêné par l'accoutrement de paysan de son beau-père et par son verbiage.

— Et Valérie, comment qu'elle va?

— Elle est un peu souffrante aujourd'hui...

— Ah! Vous n'avez toujours point d'enfants?

— Mais non.

— Crâ coquin, ça m'aurait pourtant bouglement

fait plaisir de les embrasser. Alors, nous v'l'a à Paris ? Qu'qué c'est que c'te rue ?

— Ici, c'est la rue du faubourg Saint-Denis.

— Ah, ah. Et cette grande église perchée là-haut ?

— Mais c'est la porte Saint-Denis. Vous ne le devinez pas ?

— Ma fi non. A quoi ça sert une porte comme ça, je vous le demande ?

Les deux hommes marchaient sur le trottoir.

— Nous allons monter à pied, avait dit Mornet, économie, nous ne sommes pas bien loin de chez nous.

Frérot, un panier au bras, un grand parapluie bleu à la main, marcha d'abord assez bien. Puis tout à coup, gêné par les gens qui le croisaient, il relâcha son allure, criant :

— Bé, mon gendre, le feu n'est pas chez vous, à ce que je suppose... Pas besoin de tant se presser !

Bientôt même, enthousiasmé par la vue d'un magasin, il s'arrêta tout net. Et de sa main libre, prenant Mornet par le bras, il le secoua en s'exclamant :

— Hé, la belle boutique ! Cré matin, c'qu'y a des biaux affutis, là-dedans ! Et tout le long c'est pareil ! Si Robiquat, l'épicier de chez nous, voyait ça ! Est-ce qu'y font bien leurs affaires, les marchands de Paris ?

Le gendre, furieux, ne répondit pas.

Une colère le prenait déjà contre cet homme qui venait de cent lieues déranger sa tranquillité, ses habitudes, qu'il allait être forcée d'héberger pendant quelques jours, et qui le rendrait ridicule dans la rue. Tout à l'heure, le concierge, les boutiquiers voisins de chez lui, en le voyant passer avec ce bonhomme en blouse — son beau-père — se moquaient : Quelle sotte idée avait-il eu là, ou plutôt quelle sotte idée avait été celle de sa femme en l'invitant ?

Il eut mille difficultés pour pouvoir l'empêcher de s'arrêter devant tous les autres grands magasins qui se trouvèrent sur la route.

Il était l'heure du déjeuner quand ils arrivèrent. Mornet avait le visage ruisselant de sueur, à force d'énerver.

Le vieux embrassa sa fille avec effusion.

(A suivre.)

Salade russe. — Voici sa recette : Vous prenez une macédoine de légumes et vous y ajoutez plein une soucoupe de petits morceaux de veau ou de poulet, sept ou huit anchois, la moitié d'une soucoupe de petits morceaux de jambon fumé, autant de cervelas coupé en petites tranches, un peu de caviar. Ajoutez à l'assaisonnement de la salade macédoine un peu de poivre de Cayenne et une ou deux cuillerées de moutarde. Les truffes coupées en petites rondelles sont du luxe, mais elles contribuent à faire une salade exquise.

Cruel embarras.

Le *Conteur* vient de recevoir la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

Nous vous serions très reconnaissants de nous dire où en est la question du monument à la mémoire du poète vaudois Juste Olivier, car ce monument comportera certainement des bronzes : nous serions désireux d'être chargés de leur exécution, et vous nous obligeriez en nous faisant connaître le nom de l'artiste chargé de la statuaire, etc., etc.

Vous merci à l'avance, veuillez agréer, etc.

Cette lettre nous est adressée par l'une des principales sociétés françaises de fonderies d'art.

Que devons-nous y répondre ?

Nous ne pouvons pourtant pas, en le remerciant de son offre, répondre à notre correspondant qu'il va bien vite en besogne, que le sol du canton de Vaud n'est pas aussi favorable que le sol français à la culture des statues, que même celles qui nous viennent toutes faites de l'étranger, comme celle de Guillaume-Tell, ont grand peine à y prendre pied, enfin qu'il faut quarante à cinquante ans, chez nous, pour mener à chef une telle entreprise et que très rarement les promoteurs d'un monument quelconque ont le plaisir d'assister à son inauguration.

Non, n'est-ce pas, chers compatriotes, vous ne voudriez point que nous disions cela. Il n'est pas besoin, objectez-vous, de crier sur les toits nos petites faiblesses.

Nous sommes absolument de votre avis. Mais enfin, cela ne nous tire pas d'embarras. Que répondre ?

Lorsque le *Conteur* prit l'initiative d'une souscription publique en faveur d'un monument à Juste Olivier, il avait la sincère conviction de répondre à un sentiment général de notre peuple, sentiment qui, plusieurs fois déjà, s'était manifesté ici et là, dans certaines occasions. Olivier est notre premier poète national ; aucun, plus que lui, n'a aimé notre pays et n'y est resté fidèlement attaché, en dépit de l'ingratitude du sort ; aucun ne l'a mieux chanté. En élevant un monument — tout modeste soit-il — à Juste Olivier, le canton de Vaud rachètera dans une certaine mesure son indifférence de jadis à l'égard d'un de ses meilleurs enfants.

De nombreux et précieux encouragements, venus de toutes parts, nous ont affermi dans notre conviction et c'est avec une entière confiance en la réussite finale que nous allons de l'avant.

Des circonstances imprévues ont quelque peu nui, jusqu'ici, à la souscription proprement dite, mais ces circonstances sont passées et, maintenant l'œuvre du monument Olivier va reprendre un nouvel essor. Tout le présage. Voici justement que nous arrivons une importante souscription, produit d'une collecte faite dans la réunion de printemps, à Rolle, des *Anciens Zofingiens vaudois*.

Nous remercions sincèrement les généreux donateurs. Puisse leur exemple être suivi par d'autres sociétés et par nos compatriotes, chacun selon ses moyens.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la liste précédente	Fr. 145 50
Montant d'une collecte faite à Rolle, à la réunion de printemps des <i>Anciens Zofingiens vaudois</i> (par M. S. Mercanton, caissier des A. Z. V.)	137 30

Total Fr. 282 80

Boutades.

Chez le médecin.

— Docteur, ça ne va pas... et cependant je suis solide comme un bœuf, je mange comme un loup...

Le docteur interrompant :

— Moi, à votre place, je consulterais un vétérinaire.

Une jeune femme demandait dernièrement à son ami pourquoi les hommes comparent si volontiers les femmes aux fleurs.

— Hélas, c'est très simple !

— Vraiment ?

— Mais oui, les femmes sont des fleurs que les hommes aiment assez à voir dans leurs serres.

Le marchand de vin X. n'aime pas les buveurs d'eau, surtout ceux qui s'affichent par un insigne porté avec ostentation. L'autre jour, à la gare de Morges, comme il était à la portière d'un wagon, une de ses connaissances lui demanda s'il y avait encore de la place dans son compartiment.

— Pas beaucoup, répondit-il, nous sommes déjà trois hommes, quatre dames et un abstinent.

Comment, Louise, vous m'avez dit que vous connaissiez le service, et vous n'annoncez pas même quand le dîner est servi !... Madame se trompe, je l'ai annoncé. — Comment cela ? — Oui, j'ai entré dans le salon tout à l'heure, et j'ai crié : « Ça y est ! »

M. Prudhomme, tout en remettant majestueusement deux sous à un mendiant qui lui demande l'aumône :

— Tenez, mon ami, voici dix centimes et vous verrez bien que l'argent ne fait pas le bonheur !

Un jour, trois ténors, assis à la terrasse d'un café, parlaient des offres qui leur étaient faites.

— Où allez-vous, la saison prochaine ?

— A Buenos-Ayres, probablement.

— Tiens, comme moi.

— Et comme moi, ajoute le troisième.

Surpris, ils se rendent ensemble chez le correspondant qui leur avait fait à chacun la même proposition et lui demandent laquelle de ses trois offres est celle que l'on peut prendre au sérieux. « Mais toutes les trois », répond-il. Et, voyant que sa parole ne convainct personne, il reprend : « Mais oui, et c'est bien simple, messieurs ; comme, avant que vous soyiez acclimatés là-bas, la fièvre jaune aura enlevé deux d'entre vous, il faut bien que j'aie le troisième pour me chanter le répertoire ». Aucun des ténors ne voulut plus signer l'engagement.

Au théâtre :

Monsieur (lorgnant la jeune première) :

— Elle n'est pas mal, n'est-ce pas, chère amie ?

Madame, avec dépit :

— Oui... oui...

Monsieur (essayant de réparer) :

— Quoiqu'elle ait une boucho commune.

Madame :

— Oh ! comme une .. Vous pouvez dire comme deux...

Entre amis :

— Mon cher, je suis très perplexe. Je me demande si je dois envoyer des œufs de Pâques à Gabrielle. Nous sommes en froid, tu sais... très en froid.

— Bien simple, mon bon. Envoie-lui des œufs brouillés !

OPÉRA. — On nous avait fait de belles promesses pour la saison d'opéra. Chacun attendait avec impatience les débuts. Eh bien, les deux premières représentations, **Thaïs**, mardi, et **Manon**, vendredi, ont réalisé, et au-delà, toutes les promesses faites. Si Lausanne n'a pas une longue saison d'opéra, on peut, croyons-nous, dire que, depuis quelques années, il a l'une des meilleures de la Suisse ; c'est là, du reste, la réputation qu'il s'est acquise. Nous le devons aux efforts éclairés et persévérants du Comité, auquel il faut savoir gré d'avoir su éléver notre modeste théâtre à un rang que lui envoient nombre de scènes beaucoup plus importantes et surtout plus largement dotées. En le comprenant ainsi, le théâtre est un élément de distraction vraiment recommandable et susceptible de développer puissamment le sens artistique. Il mérite l'appui de tous. Cet appui lui est d'ailleurs indispensable pour se maintenir et progresser dans la voie heureuse où il est engagé.

Demain, dimanche, à 8 heures, deuxième représentation de **Thaïs**.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

ENCORE QUELQUES PAQUETS

de papier à lettre défranchi, pour **brouillons**

GRAND RABAIS

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.